

BUREAUX: RUE NAIN, 1

ABONNEMENTS:

ROUBAIX-TOURCOING: Trois mois, 12 fr.; Six mois, 23 fr.; Un an, 44 fr. LE NORD DE LA FRANCE: Trois mois, 14 fr.; Six mois, 27 fr.; Un an, 51 fr. — L'abonnement continue, sauf avis contraire. ANNONCES: 25 centimes la ligne. RÉCLAMES: 20 centimes — On traite à forfait.

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL ET COMMERCIAL DU NORD

PROPRIÉTAIRE-GÉRANT: A. REBOUX

ON S'ABONNE ET ON REÇOIT LES ANNONCES: A ROUBAIX, aux bureaux du journal, rue Nain, 1; A Lille, chez M. Béghin, libraire, rue Grande-Chaussée; A Paris, chez MM. Havas-Caffette-Boullier et Cie, place de la Bourse, 8; A Bruxelles, à l'Office de Publicité, rue de la Madeleine et chez J.-B. PARDON et FILS, 26, Chaussée d'Alsemberg, à Saint-Gilles-Bruxelle.

Meures de départ des trains: Roubaix à Lille, 5 15, 7 19, 8 17, 9 47, 11 47, m., 12 24, 2 02, 3 39, 5 18, 6 45, 7 33, 8 32, 9 33, 11 41. Roubaix à Tourcoing-Mouscron, 5 41, 7 15, 8 43, 10 17, 11 22, m., 1 19, 2 39, 4 58, 5 38, 7 17, 8 18, 10 22, 11 35. Lille à Roubaix, 5 20, 6 55, 8 22, 9 56, 11 05, 12 57, 2 18, 4 40, 5 20, 6 55, 8 00, 10 05, 11 15. Tourcoing à Roubaix et Lille, 5 08, 7 10, 8 08, 9 40, 11 38, 12 15, 1 55, 3 31, 5 08, 6 06, 7 24, 8 23, 9 24, 11 02. Mouscron à Lille, 6 52, 9 22, 11 20, 11 57, 3 13, 4 47, 5 49, 7 02, 9 05. DIMANCHES ET FÊTES: Tourcoing à Mouscron, 7 26 soir; Mouscron à Tourcoing, 8 01 soir.

ROUBAIX, 11 OCTOBRE 1874

BULLETIN DU JOUR

On s'était occupé, hier, d'un télégramme de Londres d'après lequel la guerre aurait été officiellement déclarée entre la Chine et le Japon. La lecture d'un nouveau télégramme de Copenhague vient de rassurer les financiers, en démentant la nouvelle des feuilles anglaises. On croit, d'ailleurs, dans le monde diplomatique, que les conflits de la Chine et du Japon n'entraîneront, dans aucun cas, des conséquences graves pour ceux de nos commerçants qui sont en rapport avec l'extrême Orient.

Un autre fait a eu le privilège de fixer l'attention. Il s'agissait du conseil des ministres qui a eu lieu hier, et devant lequel diverses questions importantes ont été discutées, malgré la prolongation de l'absence de M. Chabaud-Latour, ministre de l'intérieur. Dans ce conseil on a dû fixer définitivement, assurément, l'époque des élections municipales. On ajoute qu'il est déjà résolu que les électeurs de l'Oise, des Côtes-du-Nord et de la Drôme seront convoqués pour le 8 novembre; il ne serait même pas impossible que les trois convocations fussent insérées dès demain ou après demain au Journal officiel. Il est fort question d'en finir avec toutes les élections partielles concernant l'Assemblée, en appelant les départements qui n'ont pas leur députation complète à voter, eux aussi, le 8 novembre.

L'expulsion des frères de la doctrine chrétienne, de Metz, décrétée il y a quelque temps, est depuis trois jours un fait accompli. Ces hommes de bien, ces instituteurs dévoués de la jeunesse ont dû quitter avec déchirement cette noble ville, où s'était écoulée leur vie au milieu du respect de tous. Toutes les instances, toutes les démarches ont été vaines. Il a fallu s'exiler. Ne pouvant conserver les frères, la population de Metz a transformé leur exil en triomphe, en les accompagnant au-delà de la ville. Hommes de Dieu, imprévoyants du lendemain, ils étaient dans un dénuement complet. En quelques heures, une souscription s'est organisée: catholiques, protestants, israélites ont eu à cœur d'y prendre part. L'élan a été unanime, et l'âme de la France a semblé planer au-dessus de ces pauvres religieux, plus grands dans leur faiblesse que toutes les puissances humaines dans leur volonté et dans leur force.

M. le vicomte Hélon de Barrême, rédacteur de l'Union du Midi (Nice-Journal), pose sous réserve et conditionnellement sa candidature aux prochaines élections des Alpes-Maritimes. Il conjure, en effet, ceux des conservateurs qui peuvent être capables de rendre des services à leurs concitoyens à l'Assemblée nationale, de lui adresser leur profession de foi, afin qu'un comité puisse choisir le candidat définitif.

Je ne viens pas ici poser une candidature, dit M. de Barrême dans sa circulaire, je viens vous proposer, à défaut d'un autre

conservateur, de représenter vos intérêts, vos aspirations, vos besoins, à l'Assemblée nationale constituante et souveraine! Vous savez quels sont mes principes religieux et sociaux, tous, vous connaissez ma longue et infatigable fidélité, mes invincibles espérances et ma foi invariable dans le rôle réparateur de la monarchie qui seule peut rendre à la France, avec la paix intérieure et la prospérité, sa grande et légitime situation en Europe!

Electeurs, je viens à vous franchement et loyalement, je viens vous dire: Voulez-vous de moi? Voulez-vous être représentés à la Chambre par un citoyen incapable de vous promettre ce qu'il ne pourrait pas tenir, mais à même, par ses nombreuses relations politiques, de vous rendre d'utiles services et de remplir fidèlement toutes ses promesses? Mais si, oubliant des épreuves passées, vous demandez à votre candidat une profession de foi républicaine et la promesse de voter cette forme définitive du gouvernement, je le dis sans détour, je ne suis pas votre homme, portez ailleurs vos suffrages.

LETTRE DE PARIS

Correspondance particulière du Journal de Roubaix.

Paris, 10 octobre 1874.

Quand tout le monde chante victoire, il n'y a pas de vainqueur. Telle est la vérité pour le résultat des élections aux conseils généraux. Trente sièges seulement gagnés par les conservateurs dans des conseils élus après le 4 septembre, c'est un profit bien modeste et qui doit faire sérieusement réfléchir les amis éclairés du pays.

D'un autre côté, n'est-il pas honteux de voir que, après 18 mois bientôt de la chute des hommes du 4 septembre, ce parti a pu encore faire élire pour les conseils généraux 600 candidats sur 1,400! Il faut donc que les populations soient bien mal dirigées et bien démoralisées pour avoir subi l'influence fatale des hommes qui ont tant contribué à nos malheurs, non pas seulement en 1870, mais par cette politique anti-nationale qui, de complicité avec l'Empire, a préparé tous nos désastres et notre démembrement.

J'exprimais, hier, le regret de ne pas voir se produire une candidature monarchique dans les Alpes-Maritimes et dans Seine-et-Oise. Pour le premier de ces départements, nous ne serons pas témoin de cette déplorabile abstention. Notre ami le vicomte Hélon de Barrême, avec le désintéressement le plus digne d'éloges, vient se présenter au choix des électeurs des Alpes-Maritimes, tout prêt à s'écarter devant un autre candidat qui serait désigné par les comités royalistes s'ils se réunissent. M. Hélon de Barrême affirme de nouveau hautement sa foi invariable dans le rôle réparateur de la Monarchie, qui, seule, peut rendre à la France, avec la paix intérieure et la prospérité, sa grande et légitime situation en Europe!

Quoique, dans ce département, les deux candidatures centre gauche de MM. Médéric et Chéris semblent avoir beaucoup de chances de succès, il se trouvera encore, je l'espère, un grand nombre d'électeurs pour donner leurs voix à M. Hélon de Barrême. Ne perdons pas de vue les éléments extérieurs. Le Memorial diplomatique fait connaître que la question du Danemark pourrait bien amener de nouveau de graves complications en Europe. L'histoire diplomatique des événements de 1864, si funestes dans leurs conséquences, n'est pas encore écrite; lorsqu'elle le sera un jour, on verra que la politique de famille pratiquée par la

reine Victoria en faveur de sa fille, la princesse royale de Prusse, au mépris des traités et de l'équilibre général, fut la cause principale de l'abandon du Danemark et du traité de Londres. Le Memorial diplomatique conclut:

« Le démembrement du Danemark est devenu fatal à l'Autriche et à la France, comme il le sera dans un avenir plus ou moins rapproché aux deux autres auxiliaires du renversement de l'équilibre général: l'Angleterre et la Russie. Pas plus entre l'Allemagne et la Russie qu'entre l'Allemagne et l'Angleterre, le dernier acte du drame qui se joue sous nos yeux n'a encore commencé. On peut dire que la fin du siècle ne se passera pas sans qu'il ne survienne une collision sérieuse entre les trois puissances, n'importe de quel côté qu'elle vienne. L'Angleterre s'est fait puissance asiatique; mais dans cette voie elle a trouvé une rivale dans la Russie, qui la menace sur les frontières de ses possessions indiennes. La Russie, de son côté, par suite de la dernière guerre, est isolée sur le continent et obligée de se tenir au second plan comme puissance militaire. L'Allemagne de la Prusse prime partout, et le premier conflit entre elle et la Russie pourrait bien avoir lieu sur la Baltique, sinon en Pologne. Les provinces Baltiques de la Russie sont menacées depuis que la Prusse commande à Kiel. D'un autre côté, la domination de la Russie en Pologne est une fâcheuse épine au pied de la Prusse.

Ce sont autant de points noirs qui se montrent encore au loin de l'horizon politique des deux puissances voisines, mais que la politique de famille ne saurait faire disparaître, car les princes meurent et les intérêts d'Etat restent.

Dans la diplomatie et dans notre monde officiel on s'occupe beaucoup des révélations faites par la Gazette de Cologne au sujet des griefs de M. de Bismark contre le comte d'Arnim. Le prince reprochait surtout à l'ex-ambassadeur ses sympathies pour une restauration bourbonnienne en France, tandis que les préférences de M. de Bismark étaient pour la République, comme étant une condition d'affaiblissement pour notre pays. Voilà donc le comte d'Arnim meilleur patriote que nos libéraux, démocrates, républicains et radicaux.

Les journaux allemands affirment l'existence d'une nouvelle note du gouvernement de Madrid remise au duc Dezazes pour se plaindre encore des renforts que les carlistes recevraient par la frontière française. Est-ce là décidément un prétexte que cherche M. de Bismark?

Il y aura demain 87 ballottes pour les conseils généraux dans 51 départements.

DE SAINT-CHÉRON.

Nous empruntons à la Décentralisation une excellente correspondance sur la Question irlandaise:

Londres, 30 septembre. Je vous parlais du réveil catholique en Angleterre dans ma dernière lettre. Permettez que je vous entretienne aujourd'hui de la question irlandaise, qui prend place entre celles qui offrent le plus d'intérêt au lecteur catholique et français.

Les débats qui ont eu lieu pendant la session de 1874, à la Chambre des Communes, ne sont que le début d'un mouvement dont il serait difficile d'exagérer l'importance au point de vue religieux et conservateur. Du reste, les sympathies françaises qui, depuis des siècles, ont entouré la lutte héroïque de l'Irlande pour ses libertés chrétiennes et politiques, m'engagent à vous

parler un peu en détail de la nouvelle phase où elle va entrer:

Ce serait une grave erreur de confondre le projet décentralisateur présenté aujourd'hui par les nationalistes sérieux et conservateurs féniens. Le Home-Rule, réclamé par tout ce qu'il y a de meilleur en Irlande, est le simple retour à l'ancienne Constitution accordée par les rois Plantagenets, maintenue avec un soin jaloux sous les Tudors et les Stuarts, et que les quatre premiers rois révolutionnaires, Guillaume III, Anne et les deux George, n'ont jamais osé détruire.

Cette Constitution déclarait expressément que les Chambres irlandaises avec le Roi avaient le droit de faire ou d'exécuter les lois dans le royaume d'Irlande. Malheureusement, sous les dynasties d'Orange et de Hanovre, les catholiques, bien qu'ils pussent exercer le droit d'électeurs, ne pouvaient être élus, et ils se trouvaient ainsi forcés de confier leur mandat aux protestants, qui, étant pour la plupart des colons anglais ou écossais, trahissaient les intérêts les plus sacrés du pays et de ses populations en faveur de ceux entièrement opposés de l'Angleterre et de l'Ecosse.

Ainsi, on peut dire que l'Irlande n'a jamais joui d'une représentation libre, car avant l'union elle n'a pu élire des députés catholiques, et avant que l'acte d'émancipation eût été octroyé, sur les menaces et les instances des populations irlandaises, sous la pression de l'opinion publique de l'Europe, le Parlement irlandais avait perdu son autonomie, et absorbée dans celle du Royaume-Uni, la majorité irlandaise se trouvait réduite à l'impuissance sur toutes questions religieuses ou politiques par la prépondérance du vote anglo-écossais et protestant.

C'est donc non pas une mesure révolutionnaire et subversive que réclame l'Irlande catholique, mais la restauration des anciennes libertés que les rois les plus absolus ont respectées, et dont la destruction n'est que de date récente.

Pendant la guerre avec l'Amérique, en 1782, l'Irlande armée a réclamé et obtenu la confirmation de ces droits. Ils furent reconnus en plein Parlement à Westminster, et ce n'est qu'en 1801 que le cabinet anglais, profitant d'une représentation corrompue et de la terreur qui succédait à la tentative d'insurrection en 1798, réussit à acheter, des Chambres protestantes de l'Irlande, l'abolition de la constitution fédérale et autonome.

Le pays, catholique jusqu'à la moelle des os, mais forcé par des lois iniques de confier ses intérêts aux députés protestants, se voyait impuissant à lutter contre cette trahison. Il la subit, mais en protestant toujours. Moore, Curran, Grattan et O'Connell ne furent que les précurseurs de Martin et O'Brien, qui, en 1848, ont subi la condamnation à mort ou à l'exil pour avoir demandé, les armes à la main, quand tout moyen légal avait échoué, la restauration des Chambres irlandaises, qui seules étaient capables de relever le pays de l'affreuse misère où il était tombé.

Le félicanisme ne fut que la conséquence naturelle de l'exil des patriotes et de celui des hommes de 1848. Les mêmes maux, les mêmes causes et le mécontentement subsistaient toujours, et la Maçonnerie continentale y voyait une occasion de faire entrer le coin. L'agent félicien Stephens avait des relations suivies avec l'empereur Napoléon et les Loges de Paris.

En Amérique, on exploitait le juste mécontentement des populations en envoyant des

recruteurs et des organisateurs, avec mission de propager l'idée républicaine et révolutionnaire.

Les anciens chefs nationaux n'étaient plus là pour prémunir le peuple contre les menées sectaires, et une certaine partie fut entraînée de temps en temps à faire des tentatives avortées d'insurrection, en 1867 et en 1868.

Le mal serait devenu bien plus grave sans les efforts continus de l'épiscopat et du clergé pour maintenir l'ordre, sans l'influence patriotique et éclairée des anciens nationalistes revenus de leur exil, et dont quelques uns, élus au Parlement, y ont déployé une modération et une dignité qui leur ont valu le respect de leurs anciens adversaires. C'est à leur initiative qu'est due la création d'un parti qui, tout en réclamant la pleine nationalité et l'indépendance administrative de l'Irlande, ne cherche nullement à détruire l'ancienne constitution anglaise ni à séparer l'Irlande de l'unité britannique, dont la couronne restera le lien sacré, comme avant 1800, et comme cela existe pour le Canada.

Vos lecteurs verront, par ce court exposé, que le mouvement n'a rien de commun avec les théories révolutionnaires que vous flétrissiez avec tant de justice. Une citation du discours du chevalier O'Clery sur la question du Home Rule suffira pour marquer la différence entre les deux écoles.

Je cite ses paroles du 25 juillet à la Chambre anglaise:

« Dans la demande que nous faisons, il n'y a aucune arrière-pensée révolutionnaire. L'Irlande est le pays conservateur entré tout. Elle est conservatrice de ses gloires passées et historiques; elle est conservatrice de sa nationalité à toute épreuve.

« L'Irlande a su conserver sa fidélité à son roi, au moment où le trône fut renversé par des mains anglaises. Et lorsque, plus tard, l'Angleterre n'a pas hésité à verser le sang royal, l'Irlande armée a protesté à outrance contre le régicide. L'Irlande d'aujourd'hui cherche avant tout, par la restauration de sa législation, à se créer un boulevard contre les passions révolutionnaires qui se déchaînent partout, et qui menacent de détruire la société par la fondation d'une république britannique basée sur la négation de Dieu!

« Le nom de république ne nous rappelle que des souvenirs néfastes! Il est écrit dans le sang et le feu: il est le synonyme du pillage, de l'incendie et du massacre de nos populations innocentes et désarmées à Drogheda et à Wexford, par Cromwell, républicain modèle! Nous rappelant le passé nous refusons à la république nos sympathies, et de même aujourd'hui nous répudions et nous flétrissons la propagande révolutionnaire du continent, qui trouve trop de fauteurs et d'appui en Angleterre.

« L'avantage du projet que nous proposons serait également senti par l'Angleterre et surtout elle y trouverait son bénéfice par la conciliation de la race irlandaise en Amérique. La guerre entre les deux pays deviendrait alors impossible, et de même l'amitié traditionnelle qui a toujours régné entre la France et l'Irlande cimenterait l'Alliance franco-anglaise. Les Etats-Unis, l'Angleterre et la France ainsi alliés, on pourrait tenir toute crainte d'une invasion allemande ou russe comme chimérique.

Ces fibres et dignes paroles, qui ont profondément ému la Chambre, et qui ont eu un juste retentissement, méritent d'être méditées en France et dans tout pays catholique d'autant plus que la presse continentale n'a pu jusqu'ici suivre la portée du mouve-

Feuilleton du Journal de Roubaix DU 12 OCTOBRE 1874.

LE MOT DE L'ÉNIGME

PAR M^{me} CHATELAIN.

(Suite.)

XXXIII

— Eh bien donc, continua-t-il, il paraît que la Milanaise, outre sa belle passion pour Lorenzo, ne s'était jamais consolée d'avoir été frustrée par lui de la couronne de duchesse sur laquelle elle comptait. En sorte que, tout en ne négligeant rien pour conserver l'empire qu'elle avait reconquis sur lui, elle n'était pas cependant tout à fait indifférente aux hommages d'un certain demi-potentat danubien qui lui offrait de partager avec lui sa principauté et ses millions. Elle balançait pourtant encore, à ce qu'il paraît, entre l'ambition et l'amour, lorsque tout à coup Lorenzo, qui avait quelques soupçons et était aux aguets, s'est trouvé inopinément en présence de ce rival. Alors, explication violente, emportement, défi. Lorenzo était au moment de se battre avec lui, lorsque la dame a empêché l'affaire d'aller plus loin, en déclarant qu'elle accordait sa main au potentat!... En sorte que, poursuivit Lando en se frottant les mains, d'ici à peu, j'imagine, donna Faustina sera partie pour les rives du Danube, que vous serez dé-

barrassée d'elle à jamais, et que nous allons voir revenir Lorenzo de fort mauvaise humeur. Mais, franchement, tant pis pour lui; cette punition n'est pas la centième partie de celle que méritait, en cette circonstance, le mari d'une femme telle que vous!...

« Oh juste ciel! quel est mon sort! et quel est cet époux auquel il faut que je m'immoie!... »

Telle fut ma première pensée, en entendant ce récit, et une heure après, seule dans ma chambre, je n'avais pu encore surmonter l'amertume et l'agitation qu'il m'avait causé. La grande tentation renaissait puissante et formidable, et le désir de retirer la sentence que je venais de prononcer s'empara de nouveau de mon esprit. Le voir, l'entendre, lui parler parfois, rencontrer son regard sympathique, tout cela n'était-il vraiment interdit? serait-ce là manquer à l'époux qui m'outrageait si publiquement? Non, non, il ne pouvait en être ainsi!... Tout le monde ignorait encore que Gilbert dut quitter Naples. Une ligne, un mot de moi suffirait pour l'empêcher de partir, et la vie nouvelle créée par sa présence continuerait, comme s'il n'était rien survenu qui dût la changer!... Déjà j'avais saisi une plume, et ce mot était trace,...

lorsque j'entendis se réveiller, dans mon souvenir, les paroles de Livia: « Pense à Dieu, qui est plus offensé que toi, » puis celles-ci: « Si tu te croyais affaiblie de ton côté, ta chute serait prompt, rapide, profonde. »

Ces paroles m'arrêtaient et me firent frissonner, car j'aperçus alors par quelques gradations j'avais passé depuis un mois, je compris que Livia avait raison, et que si, en ce moment, je redescendais les échelons que je venais de gravir, ce serait en effet pour tomber plus bas que celui où je me trouvais, pour tomber peut-être jusqu'au dernier!

Ma sœur, de loin, m'aidait encore, et sa prière, sans doute, secondait dans mon âme la clarté grandissante. Je déchirai le papier sur lequel je venais d'écrire, et, cette fois, sans exaltation, et me préparant à souffrir et à lutter encore, je renouvelai la résolution à laquelle j'avais été si près de manquer. Il me sembla que cette petite victoire, sans avoir diminué ma tristesse, avait ajouté à mes forces, et qu'après l'avoir remportée, le diamant intérieur brillait d'un éclat un peu plus vif qu'auparavant.

XXXIV
Je fis semblant d'être surprise, le lendemain matin, lorsque j'appris par Lando que Gilbert était obligé de partir, dans les vingt-quatre heures, pour rejoindre un Anglais de ses amis avec lequel il devait se rendre en Égypte, et qui lui avait télégraphié qu'il serait à Malte avant la fin de la semaine.

Je ne me souvins, pendant cette matinée, que d'une tristesse qui alla en croissant à mesure que les heures s'écoulaient. Vers la chute du jour, cette tristesse changea de caractère, et s'assombrit encore par l'arrivée d'une lettre de Lorenzo qui annonçait son

retour le surlendemain.

Il avait quitté Milan, il était à Bologne: il y était réellement cette fois, et non plus comme lorsqu'il avait prétendu y aller pour rejoindre à Sorrento donna Faustina! Oh! quels souvenirs amers, quels ressassements réveillés à la lecture de cette lettre, dénuée en même temps de tendresse et de vérité! Il devenait bien surs doute qu'un escandale dent les journaux avaient parlé (tout en ne donnant que les initiales des personnages intéressés) était arrivé à ma connaissance; mais il était dans cette sorte d'humeur où les torts que l'on a produisent l'irritation contre ceux qui en souffrent. Evidemment, en ce moment il éprouvait des regrets, mais pas l'apparence de repentir, et, sans me le dire explicitement, cette lettre semblait destinée à me prévenir (comme il l'avait fait naguère pour les questions, les conseils ou les promesses) qu'il n'accepterait pas davantage aujourd'hui les reproches. Pas un mot qui pût toucher ma générosité, pas un seul qui fit appel à mon cœur! Le froid, la nuit sombre, m'enveloppaient de ce côté sans retour. Telle fut ma conviction après avoir lu cette lettre. Je n'en fis pas moins assez bonne contenance lorsque le soir fut venu, me disant que cette lutte avec moi-même serait finie dans quelques heures, et que le lendemain je serais libre de me livrer à des pensées que je n'aurais plus alors la peur de trahir.

Le grand salon qui donnait au rez-

de-chaussée sur le petit jardin potager, et au delà sur la colonnade du portique, avait été arrangé par les soins de Lando de façon à y placer une estrade, ornée de lumières et de fleurs, sur laquelle devait avoir lieu le concert, mêlé de déclamation, qu'il avait improvisé, et dont, au commencement, Gilbert était chargé d'expliquer le but. A la fin, Angiolina (pour qui Lando avait réclamé cette veillée extraordinaire) devait faire le tour de l'assemblée une corbeille à la main, et y recueillir les dons destinés aux pauvres gens à qui sa mère avait sauvé la vie.

Lando excellait dans ce genre d'arrangements, et, à dire le vrai, ceux-ci ne laissaient rien à désirer. Il faut ajouter que, hormis Gilbert, Stella et moi, toute notre petite coterie le suivait avec élan. Ma tante, en particulier, voyait du meilleur œil ce mélange de charité et de divertissement qui satisfaisait à la fois son bon cœur et sa passion dominante: il lui semblait que jamais plus belle invention n'avait traversé les Alpes pour venir jusqu'à nous.

Ce jour-là, en outre, elle avait fait une découverte qui mettait un terme à toutes ses incertitudes maternelles sur le sort de sa fille aînée. Ces incertitudes, suite des intentions de plus en plus évidentes de Lando, n'étaient causées ni par la frivolité qu'on pouvait reprocher à celui-ci, ni par l'extravagance avec laquelle il avait dissipé son modeste patrimoine, ni par aucun autre motif dicté par la prudence, mais uniquement par une